

Là où les catastrophes écologiques ont entraîné des destructions sociales et économiques, elles ont inévitablement braqué les projecteurs sur le thème de la valeur monétaire de l'enjeu. Ce qui suscite des questions légitimes et de plus en plus urgentes: combien vaut la nature? Combien vaut une méduse - c'est-à-dire, d'une manière générale, combien vaut une espèce végétale ou animale? Combien valent une baleine, la population des sardines, le plancton? Et comment faisons-nous pour en décider? Des calculs complexes ont permis de faire l'hypothèse que la valeur de la Grande Barrière de corail au large de l'Australie est d'environ trente-cinq milliards d'euros. Mais de quelle valeur parle-t-on?

Nous pouvons prendre un exemple qui, de prime abord, pourra sembler éloigné de la discussion sur la mer mais aussi d'une partie de la solide tradition académique concernant la valeur de la nature. Combien vaut l'inflorescence de la bardane (*arctium*), cette agaçante petite boule qui s'accroche à nos vêtements quand nous faisons une promenade? Nous pourrions aussi bien décréter qu'elle ne vaut rien, ou presque, sans trop nous soucier des équilibres de l'écosystème et d'autres propriétés difficiles à décrire, à mesurer, à estimer. L'argument serait qu'elle ne vaut rien (ou presque) parce qu'on n'en sait rien (ou presque: ses extraits ont tout de même une action drainante et sont bons pour la peau). Mais cet argument ne prendrait pas en compte l'imagination de l'ingénieur suisse George de Mestral qui, en 1941, pendant une promenade avec son chien, s'inspira de la bardane pour en faire un substitut étrange, contre-intuitif mais extrêmement efficace, de la fermeture éclair et, au bout de quelques années, breveta le Velcro (contraction de velours-crochet). Au fil des ans, le Velcro a donné et continue à donner du travail à des milliers de personnes, a produit des milliards d'euros de richesse, et surtout simplifié la vie à tous ceux d'entre nous qui l'utilisent au quotidien pour assembler et attacher facilement tissus et objets (par exemple, un grand nombre de composants des *server farms* de Google sont assemblés avec du Velcro, ce qui rend plus rapide leur remplacement et fait économiser du temps, donc de l'argent).

L'histoire de l'*arctium* devrait être présente à l'esprit quand on entame une discussion sur la valeur à attribuer à la nature. Même si nous admettions, sur le principe, que l'on peut monétariser l'environnement, nous nous retrouverions presque toujours devant un colossal mur d'ignorance, qui nous empêcherait de faire correctement les comptes: comment faire pour calculer, si nous ne savons pas du tout quels sont les « usages » possibles d'une espèce naturelle? - et si beaucoup de ces usages seront découverts un jour par hasard, beaucoup d'autres resteront à jamais inconnus, et comment agir alors, face au soupçon que certains de ces usages, s'ils étaient identifiés, changeraient pour toujours la condition humaine?

En même temps, l'*arctium*/Velcro, comme de nombreux cas de design s'inspirant de la nature, annihile ou du moins tempère le modèle conceptuel, qui a accompagné l'évolution de la pêche, de la nature comme gisement.

Selon le modèle du gisement, la nature est avant tout un vaste dépôt de substances, de portions de matière inanimée ou biologique qui ont ou qui pourraient trouver une quelconque utilité. Hier, le miel, le poisson et le pétrole; demain, une molécule cachée au sein de la forêt amazonienne, avec un énorme potentiel médical. Si nous devons préserver la biodiversité, dit-on, c'est parce que nous ne voulons pas nous priver de ce formidable entrepôt biologique. Mais

*l'arctium*/Velcro n'appartient pas à cette catégorie. Dans son cas, la nature a été une source non pas de matières premières ou semi-ouvrées, mais d'inspiration pour le design; une muse, en quelque sorte.